

Le grand ordinaire

Manuscrit de Claudine Pellé

17 rue thomas Edison 13200 Arles
06 07 40 57 59 - claudine.pelle711@orange.fr

La vieille

L'homme du dehors

L'homme au béret noir

La femme à cloche pied

Le mari jaloux de ses humeurs

Irène c'est la femme à tout le monde

Le grand ordinaire

Etat des lieux

Il y a de ces histoires à plusieurs Voix
de ces murmures dans les villes et les villages

Il était une fois un village un village qui se vide de ses habitants
il ne reste que quelques vieilles personnes des femmes seules et puis
des chats que des chats non loin c'est l'autoroute la station service
des camions que des camions on s'arrête un peu pas longtemps juste le
temps de souffler et puis c'est la grande ville et là-bas la mer la
mer de l'autre côté tu peux voir l'horizon tu peux prendre un bateau
et partir mais tu pars pas ça fait peur tu peux aussi prendre un
train pour venir dans la grande ville parfois le celui qui va très
vite il traverse le village il le coupe en deux les vitres elles
tremblent à chaque fois de la gare il faut marcher longtemps pour
aller au centre de la grande ville alors tu prends le raccourci tu
passes par la prison des murs que des murs il paraît qu'elle est
toute nouvelle la prison pour des longues peines la prison avant
c'était un étang on jouait au ballon on pique-niquait on faisait la
sieste sous les arbres ils ont tout jeté ils ont tout enlevé ils ont
tout nettoyé même plus d'eau rien même plus d'arbres rien ils ont
fait des lotissements trop de monde dans cette grande ville qu'ils
ont dit alors ils ont construit d'autres murs ceux des cités enfin je
ne me rappelle plus

La vieille Voix I

Au petit matin

C'est la vieille dans son train tous les dimanches la vieille et sa poule dans ce train de la campagne à la ville elle vient tous les dimanches à la maison d'arrêt son fils elle vient le voir son dernier fils dans cette maison d'arrêt au bout de la grande ville elle prend le train avec sa poule sous le bras comme pour se réchauffer ça lui rappelle à la vieille oui même qu'elle en pleure de s'en rappeler la vieille de la campagne à la ville quand elle venait en gros sabots dans le train j'étais jeune et belle la vieille j'enlevais mes sabots je mettais mes chaussures à talons c'est que je prenais le train pour aller au bal elle était jeune et belle la vieille sa tête ne tremblait pas comme maintenant non je portais ma robe rouge avec des rubans sur les côtés oh qu'elle était fière et toutes neuves dis ses chaussures en vendant tous les œufs de la ferme pardi que j'avais vendu au marché en criant à la sonnée à n'en plus finir de crier parce que je les voulais mes chaussures dis tiens pardi c'est que ça brillait dans le soleil à toute vitesse sur le plancher du train qui roulait vers la grande ville où qu'elle allait au bal même qu'elle s'était levée pour danser dans le wagon la vieille elle avait bien regardé si qu'avait personne même que le train avait freiné c'était pas les mêmes trains qu'aujourd'hui tout en bois qu'ils étaient ils allaient moins vite les trains de mon temps ça freinait à chaque bête qui traversait la voie le train il passait là où qu'avait les vaches le pays de la vieille et les vaches fallait pas les écraser faisaient leur loi dans le pays oui j'avais dansé des petits pas deux trois un deux trois dans le wagon n'y avait personne que je croyais elle avait même fredonné un petit air en dansant puis le train avait freiné elle était tombée sur le plancher en bois pas grave pas trop mal l'homme au dessus de sa tête il lui avait tendu le bras elle s'était agrippée à sa manche le train avait démarré puis sursauté encore une fois elle s'était retrouvée sur le ventre de l'homme c'était le René oui s'appelait René même qu'elle ne l'avait jamais vu la vieille ils étaient partis au bal pour faire connaissance tous deux qu'ils étaient bien ensemble je l'avais aimé le René au premier regard il avait ri et son rire j'aimais son rire ça me faisait chaud dans la poitrine à la vieille le René l'avait perdu sa casquette avait roulé roulé sous les bancs impossible de la retrouver ils avaient raté la gare ils riaient ce jour-là ils riaient comme ça dans le vieux train de son temps le rire éclaboussait partout dans le vieux train en bois et la locomotive qui disait l'amour de sa lourde et haute fumée pour le dire à toute la campagne c'est quand elle était jeune et belle avec sa robe rouge à volants la vieille avec toutes ses poules qu'avaient pondu elle avait pu aller au bal c'est comme ça que j'avais rencontré mon René dans le train un dimanche ils s'étaient mariés alors la vieille elle s'est prise à aimer les poules elle ne sort plus jamais sans sa poule aujourd'hui elle part voir son fils

là-bas dans la prison tout au bout de la grande ville elle ne comprend rien elle prend le train tous les dimanches aujourd'hui c'est pour mon fils qu'est en prison avec sa poule et ses chaussures à talons elle tient plus debout la vieille elle pense à son René toutes ses nuits brûlantes ventre contre ventre il l'avait bien travaillée comme dans les champs le René c'était ses mains qu'elle aimait ses mains rugueuses sur ma peau à moi toute blanche là du dessous de ma dentelle ça gémissait savait pas d'où qu'il venait le René n'était pas de la région l'avait la peau noire les yeux noirs l'avait l'accent ça roulait dans sa bouche ça faisait rire la vieille l'en avait des cicatrices le vieux elle était fière de son René l'était courageux puis sont arrivés les petits la ferme et les petits alors fallait travailler encore et encore elle entendait au loin le cri de la locomotive mais plus de bal et plus de rires et plus d'embrassades fallait travailler dur pour élever les petits des garçons que des garçons fallait crever la terre mordre la terre l'était content le René d'avoir des fils il est tombé le vieux un soir de printemps c'est la terre qui l'a mordu la vieille elle aurait voulu avoir une fille c'est pas pareil les filles ça reste là ça fait ce qu'on dit la vieille elle a fait ce qu'elle a pu le René il est tombé un soir de printemps il faisait doux y'avait les premières fleurs des cerisiers qui flottaient dans l'air c'est que le dernier il venait de naître n'a pas connu son père le voilà aujourd'hui en prison la prison de la ville j'en crève de mon René qu'est plus là elle marche elle marche la vieille plus beaucoup de force à petit pas un deux trois plus de valse ni de robe rouge elle a grossi ça me serre de partout le corps ça se déforme d'abord il y a les petits puis le temps et cette foutue ferme à moi toute seule les petits ils étaient encore trop petits quand le René il est tombé je marche je marche vers le bout de la grande ville là où qu'y a plus rien j'arrive à la porte de la prison j'étouffe fixe le garde il attrape la poule le garde elle ne l'aime pas la vieille ça ne se dit rien entre ces gens-là je marche les couloirs sont gris le bruit des grilles ça fait mal au cœur à chaque fois que j'avance j'ai envie de pleurer ça gratte sous les paupières j'attends au parloir la lumière est grise je ne vois plus très bien derrière la vitre mon dernier petit immobile elle aussi immobile c'est qu'il a le regard noir comme le René que je pense la gorge toute serrée dans ma tête des questions mais tout s'arrête sur ma bouche ça veut pas dire ça veut pas parler alors je pense au bruit du train du vieux train quand j'étais jeune et belle envie de pleurer le bruit du train les ballottements du train ça calme ça berce la vieille elle se balance sur sa chaise son petit la regarde et il pleure lui aussi le regard noir se brouille qu'elle pense la vieille il ne peut pas parler le petit crier oui il voudrait crier enfouir sa tête dans les seins de la mère ses seins sans forme à la mère comme une grosse boule sous la robe noire la mère il l'a connue toujours en noir toujours en noir n'a pas connu son père ça fait mal le petit il a jamais supporté elle voudrait s'excuser la mère c'est pas de ma faute c'est la faute à la vie j'y peux rien elle ne comprend pas qu'est-ce qu'il a fait son petit elle a tout essayé quand il pleurait elle le prenait sous le bras comme la

poule ils montaient dans le train de la campagne à la ville tous les deux jusqu'à une gare et ils revenaient comme ça pendant deux à trois fois les ballottements du train ça calmait le petit là assise sur sa chaise avec la vitre qui les sépare la mère ne dit rien et lui non plus ne dit rien c'est qu'elle pense la vieille un deux trois rouge si rouge sa robe elle sur le ventre du René et le train qui sursautait elle rit la vieille le petit il croit que c'est pour lui se lève jette la chaise c'est pas drôle l'a toujours eu trop mal le fils s'en va là dans le cœur ça brûle l'aurait dû mourir ce jour-là elle ne voulait pas la vieille elle met ses deux mains de chaque côté du visage puis elle laisse retomber vides et lourdes les mains sur les genoux c'est quoi qu' t'as fait mon petit ? c'est quoi qu' t'as fait mon petit ? le petit n'a rien entendu c'est trop tard quand elle a parlé la vieille le garde me fait signe oui c'est fini c'est comme ça oui c'est comme ça faut partir oui c'est trop tard la vieille elle se relève c'est quoi qu' t'as fait mon petit ? la vieille trotte jusqu'à la gare le soir il y a beaucoup de monde et c'est pas le même train celui là il va trop vite elle a peur elle regarde les autres toujours les mêmes elle les reconnaît elle sourit elle dit bonjour personne ne répond vont trop vite la vieille caresse la poule qui jacasse n'a pas de temps dans ce train qui va trop vite plus de mémoire non sa tête qui s'arrête dans ce train qui va trop vite son geste sur la poule qui s'arrête le sourire aussi qui s'arrête sur les lèvres à la vieille les autres aussi ils s'arrêtent non la vieille n'aime pas ce train tout qui s'arrête comme dans les cauchemars quand le René n'est plus revenu elle transpire la vieille dans la nuit pousse des petits cris ne bouge plus la poule dort au creux des bras la serre de plus en plus fort les autres ils la regardent avec des yeux forts comme quand le René y se fâchait frappait fort le René quand il était en colère fallait que tout tourne vite c'était la ferme les vaches à traire les cochons à nourrir les petits qui pleuraient accrochés à ses jupons puis les champs toujours les champs c'est la terre qui l'a mordu son petit son dernier n'a pas voulu de la ferme les autres les grands fils ils ont voulu comme le père elle a le tourbillon la vieille dans ce train qui va trop vite pourquoi qu'il a rien fait mon petit le René n'était plus là pour dire pour crier pour frapper le petit l'a fait ce qu'il a voulu de la campagne à la ville le petit il est parti un matin sans prévenir il a pris le train le celui qui va très vite l'est monté à la capitale sans connaître personne qu'il a raconté au tribunal lui qu'avait pas eu de père la vieille elle vient à la barre avec sa poule sous le bras au tribunal elle tremble la vieille devant le juge la poule a peur se sauve tout le monde qui court après la poule là-bas dedans le tribunal quel chantier la vieille elle reste sur sa chaise sans bouger pendant que les autres ils cherchent à attraper la poule la vieille elle regarde les plumes qui volent partout les gens qui s'agitent elle bouge plus la vieille le René l'était tombé c'était le printemps les fleurs des cerisiers qui flottaient dans la brise du soir le petit qui tétait encore c'est qu'elle s'en souvenait bien elle tremble là sur sa chaise au milieu du tribunal la vieille elle entend le bruit du train son grincement c'est que ça me calme le

bruit du train un deux trois un petit pas de valse et le René sur moi et la casquette jamais retrouvée la vieille elle rit elle danse là au milieu du tribunal tout le monde qui s'arrête on pense plus à la poule on recommence à poser des questions la vieille elle ne peut pas répondre c'est encore le train qui grince dans ma tête le René mort et le sang partout rouge si rouge de ma robe rouge de ce sang rouge qui coule dans les veines du petit le sang de son père oui lui ressemble au René un vrai cogneur comme son père et courageux qu'elle a dit la vieille comme son père mais pour le travail n'a pas su lui dire non ne dirait plus rien la vieille l'autre qui parle trop vite et qui pose les questions lui dit pourquoi que vous avez ri tout à l'heure pourquoi que vous avez ri faut tout dire la mère peut pas dire c'est le train qui sait tout oui c'est le train qui sait tout fallait poser les questions au train un deux trois petits pas de valse dans le train oui c'est le train qui sait toute l'histoire la vieille elle s'est mise à pleurer alors le fils il s'est levé il a hurlé le gendarme il l'a frappé elle le savait que le fils il l'a protégée et tous les autres qui la regardent les fils ne bronchent pas peur tous interrogés pas bronchés ne savent rien ça faisait longtemps que le frère l'était parti le René devait se retourner dans sa tombe n'aimait pas ces choses-là la vieille tourne la tête dit non de la tête jette le regard vers le haut c'est qu'elle lui demande encore au René ce qu'il faut répondre comment qu'il faut faire y a eu un silence fut long le silence c'est la poule qui l'a percé le silence la poule elle a jacassé comme pour dire allez c'est fini allez la vieille faut partir alors la vieille elle s'est levée tranquillement elle a bien attrapé sa poule sous le bras elle a repris son sac puis elle est partie elle les a laissés tous comme ça les autres ses grands et son petit dernier c'est qu'y avait du monde dans ce tribunal c'est plus pour moi ces choses-là peut-être que le René m'a répondu elle a repris le train de la ville à la campagne elle ne veut plus rien savoir mon petit c'est mon petit

L'homme du dehors
Voix II

De ce plein midi

C'est dans la peau une odeur de peau oui le regard je regarde la fille le ventre vide je la ramasse sur le bord de la route gémit sous mon bras la campagne brille de ce gris de l'hiver du rien à perte de vue réchauffée dans le fond du camion elle a le visage blême de ces filles de l'Est rien je ne dis rien j'la vois c'est tout d'un coup de tête dans le rétro c'est tout ça suffit oui une fille qu'a tout vécu déjà un seul coup d'œil j'la vois elle est trop jeune la fille c'est comme ça par ici ce qu'elle me dit cherche pas je ne comprends rien chauffeur de camion je reprends la route elle regarde la route l'œil bleui déjà flétrie un passé sans couleur j'avance prudent sur la ligne blanche dans ce froid de l'hiver la fille collée au cuir du siège la nuit prendre une chambre l'hôtel la fille disparue au matin revient quelques billets en poche une passe deux passes je la gifle trop fort le sang coule sur la lèvre supérieure repartir sans rien dire la route est maintenant toute blanche de neige de ce blanc de l'hiver le visage de la fille disparaît transparent la nuit cherche à se blottir moi je la repousse pas de femme je crie elle allume une cigarette fredonne un air toujours le même je me rendors un enfant dans le noir fallait dormir je dors la route était longue elle fumait sa cigarette seule toute seule encore toujours des jours et des jours dans le silence la route la nuit la cigarette une passe deux passes moi je ne veux rien savoir la neige tombe tombe réussir à passer toutes les frontières elle sans papier cachée toute petite sous le siège toute cassée dans le noir du siège le douanier pouvait pas deviner pouvait pas plus loin je la sors d'un seul coup la secoue comme un chiffon elle elle pleurait je la colle désarticulée contre ma poitrine pleure pas la fille sa voix comme un râle la fille pleure peur du noir de ce noir toute cassée dans le dessous du siège elle toute petite sous mon bras je sens la sueur du sel la repousse la jette à terre trop c'est trop veux pas sentir rouler encore maintenant dans la neige depuis toujours longtemps la route pour gâcher le souvenir se faire oublier juste ce sel à sa peau à cette odeur de sueur je ferme les rideaux boucle les portières éteins les lumières attrape la fille du cuir du siège la plaque contre la couchette arracher le vêtement comme ça de rage déboutonner le pantalon brutal je la retourne de-ci de-là comme une poupée abandonnée réveiller mon sexe je ne peux pas derrière pour ne pas voir le regard pénétrer de force je ne peux pas un animal assoiffé je ne peux pas rien plus rien rester fixé sur elle hurlant de ce rien pas bouger plus bouger l'homme pleure tout petit c'était comme ça pas possible l'enfant c'est elle peux pas la toucher lui faire du mal je le sais rien ça ne sert à rien cette fille c'était comme autre chose pour moi immobile le sein nu pubère déguisée dans sa nudité le rouge de son pull bavait sur le ventre blanc elle ressemblait à une morte et voilà c'était tout c'était comme ça moi dans le chaud de l'autre avec ce goût de sel dans la sueur de l'hiver la neige tombait tombait

fallait s'arrêter de tout sur tout sans plus attendre oublier le temps de ce temps d'attendre et cette neige qui n'en finissait pas de tomber le lendemain encore plus blanc le soleil faisait briller la tôle du camion la neige ramassée sur les bas côtés était déjà noire vomissante de la route à toute vitesse ici dans le froid de l'Est continuer la route mais plus rien de pareil c'était à la vie à la mort la fille quel âge veux pas savoir faut pas la fille pull rouge talons hauts avec la jupe à la pointe des cuisses ça bave de partout pour que ça se voit la peau ça donne que de l'envie des filles comme ça des cicatrices partout des rouges de bout brûlant de cigarettes à la main je la tiens maintenant serrée peut plus lui arriver rien de mal je suis là elle aime ça les autres ils riaient une put' qu'ils disaient une put' une passe deux passes n'entends rien veux pas savoir c'est elle contre moi la peau du sel sur ma peau à la sueur de mon envie de ma vie une enfant peux pas la toucher la nuit je dors contre sa peau le nez dans l'aisselle sentir l'odeur lécher la sueur de la fille comme on tête le sein elle se blottir enfin mettre ses pieds sous le lourd du corps de l'homme se réchauffer de ce froid qui lui mangeait les doigts écrasée elle respirait à peine mais c'était ça elle vivait de force de lui appartenir elle se voulait toute entière à lui donner je ne veux pas la toucher trop petite la fille pas encore c'est comme ça elle riait maintenant ça faisait du rouge sur ses joues le camion riait la route riait plus de neige elle chantait des chansons de son pays moi aussi je ris chanter à deux langues ça se mélange ça fait des grandes routes que je lui dis elle me répond oui oui oui pas tout compris la fille sa tête dit oui oui oui t'aimerais là-bas la fille oui oui oui elle plus peur du noir quand je la tire du noir du siège elle rit la colle contre moi elle rit la serre fort fort gémit encore encore oui oui Oui suce la sueur sur la peau le doux de la lèvre un peu pas encore un peu ils la voulaient les autres alors une nuit moi parti ils attrapèrent la fille la clouèrent contre le mur de poing fermé de bite dure contre ventre rien on voyait rien la fille tomba morte sans crier plusieurs qu'ils étaient acharnés nue blanche dans le vent un flocon de neige perdu sur le goudron noir de la nuit personne n'a su qui personne n'a parlé je n'ai pas pleuré je l'ai retrouvée le matin froide écartelée sur la route pas trouver de sang belle morte une implosion dans le dedans je fais une boule de son corps soulève ma chemise la porte à mon ventre la réchauffer je creuse creuse fort mon ventre pour la rentrer l'enfoncer dans le dedans de mon corps les autres avaient fui je berce la mort dans ce blanc du corps de la fille soudain de la rage des griffes dans les côtes les muscles les os ça fait mal la rage fallait tous les tuer dans la gorge un goût de sang dans le froid du ventre quand la langue cherche à crier je les nomme tous pas de peur la petite j'en fais une tombe derrière la station service juste sous le pli de la colline pas de nom je ne savais pas juste le rouge du pull de ce qu'il en restait en guise d'épitaphe c'était tout un rouge sous le vent d'une fin de l'hiver le poing serré en geste d'adieu maintenant je connais le chemin au restaurant chez Pierrette là-bas sur la route je prends mon fusil un carnage tant pis pour ceux qui n'avaient rien fait fallait pas faire de mal à

la petite fallait tirer je tire je tire je tire secouer les corps de chevrotine laisser sortir le rouge comme de l'eau de cette sueur de ce sel sur le corps de la petite fini pouvais plus m'arrêter le rouge comme la mort c'était comme ça les gendarmes étaient venus le procès rien le silence fallait pas faire ça fallait pas une enfant maintenant je ne veux plus rien plus vivre en prison des années là-bas le corps le blanc dans le froid derrière la station service sous le pli de la colline une tulipe de ce rouge du pull envolé dans le vent assis au bout du café ne bouge pas regard fixe sur le dehors ne dit rien fume une cigarette de ses souvenirs de ce rien il fume une cigarette peu importe le dehors il ne regarde rien c'est dans le dedans la parole des autres n'arrive en rien jusqu'à lui la pluie il regarde la pluie la pluie prend note sur le vide de la ville il lit le journal le journal se froisse

L'homme au béret noir
Voix III

Dans le creux de l'après-midi

La porte ouverte la vieille s'approche la voiture freine sur le gravier dans la voiture l'enfant sautille les autres ils disent de se taire les autres ils ne supportent rien ni le bruit ni la joie ni la vieille la vieille secoue la main l'enfant descend de la voiture il court l'enfant attrape la main de la vieille ne lâche plus la voiture démarre les autres ne se parlent pas ne se parlent plus depuis longtemps restent ensemble pour l'enfant l'enfant le sait les vacances chez la vieille c'est pour l'enfant la vieille à elle sa famille à elle ne dit plus rien depuis longtemps muette pour ne pas crier c'est en dedans le ventre fait mal les dents se serrent la poitrine aussi une colère de très loin elle ne sait pas d'où avant même qu'ils se marient enceinte il a dit oui la vieille elle venait de perdre le vieux alors oui elle a dit oui elle voulait partir de la mort du père ça n'a jamais été avec la vieille la voiture freine juste derrière le tournant on voit le clocher de l'église on rentre dans le village c'est au bout de tout tout au bout une impasse faut prendre le chemin de terre la vieille est debout depuis le matin au seuil de la porte n'en peut plus de solitude la vieille l'enfant ouvre la portière l'enfant s'enfuit dans les jupons de la vieille la main tremble la vieille et l'enfant c'est comme pour toujours la voiture glisse déjà sur le gris de l'autoroute sur la toile cirée carreaux rouges et blancs les mains de la vieille se serrent s'agrippent sur la table la vieille réfléchit l'enfant écoute la respiration attend le bruit de la vieille le souffle de la vieille c'est quand elle cherche une idée soudain se lève met son manteau soulève l'enfant de sa chaise dehors la tempête l'enfant a peur elle tire la manche de l'enfant le dos s'affronte au vent la pluie se cabre à petits pas elle retient l'enfant le vent est froid l'enfant résiste grogne ça fait mal cette eau glacée sur la joue cogne contre ses dents c'est le pays de la vieille tout perdu les autres avaient vendu l'avaient jetée dans cette maison au bout de tout la vieille elle marche longtemps avec l'enfant au bout de la main la vieille et l'enfant arrivent sous un chapiteau le spectacle a commencé à l'intérieur pas de spectateur une musique tonitruante s'esclaffe dans le vide de la piste s'accroche aux claquements de la toile aux claquements de la pluie un homme au nez rouge dort sur un matelas éventré cirque perdu l'enfant rit l'enfant applaudit la vieille et l'enfant s'assoient sur le premier gradin sort du pain qu'elle a fait la veille avec son couteau coupe un morceau donne à l'enfant ils attendent ils attendent jusqu'au soir l'enfant s'endort dans les bras de la vieille la vieille pleure sans rien dire le nez rouge s'ébroue enfin l'œil reconnaît la silhouette sourit à peine l'homme n'a plus d'âge la vieille lui tend le dernier morceau de pain ici il fait trop froid dans ce pays pas de spectateur c'est pour elle qu'il est revenu à quand c'était ils ne savent plus se regardent les mots restent dans la langue l'enfant se réveille tourne autour à cloche-pied s'efface

vers les coulisses joue à cache-cache entre les piliers la vieille garde un œil furtif sur l'enfant toute son attention est sur l'homme reconnaît la cicatrice souffrance volée l'homme blessé traîné de force sur les pavés condamné à mort par la milice de rage ce soir là s'était débattu tuer ne pas se laisser prendre courir courir malgré la douleur disparaître dans le maquis elle ne l'avait jamais revu la vieille enceinte la mère de l'enfant personne ne savait l'enfant son grand père à l'enfant elle était fière la vieille de son secret l'homme prend l'enfant dans ses bras s'assoit sur la chaise au milieu de la piste le porte sur ses genoux lui caresse les cheveux noirs comme lui gémit sous son maquillage la vieille applaudit l'enfant rit le dernier numéro avant sa mort c'est ça qu'elle voulait la vieille ils partent tous les deux l'homme et l'enfant vers les roulottes la vieille restée sous le chapiteau l'enfant n'a pas peur il tient la main rugueuse du vieux l'enfant donne à manger aux animaux glisse une main sous les barreaux les bêtes ont faim derrière la vitre d'une caravane un enfant tire la langue l'enfant entend le cri d'une femme les pleurs d'un bébé il suit l'homme il trouve que c'est grand ici c'est plus intéressant que le pays de la vieille des choses à voir à toucher à sentir ils montent dans la dernière roulotte l'homme s'assoit à une table se démaquille l'enfant découvre un visage brun des yeux noirs une mèche blanche tombe sur le front l'homme s'habille en noir porte un béret noir glisse autour du cou un vieux foulard rouge il en a toujours été ainsi sous le bureau l'homme déniche une petite valise rouge la donne à l'enfant lui fait signe de se taire l'enfant emporte le trésor avec lui l'enfant gonfle la poitrine il est l'homme la vieille secoue la main d'un dernier au revoir dans le coffre de la voiture la valise rouge l'enfant trépigne la voiture démarre la vieille au loin s'efface déjà la dernière fois l'enfant ne voit plus rien ne voit plus la vieille ne verra plus la vieille les autres ne disent toujours rien la main de la vieille se débat un appel à la mort l'enfant dans la voiture se tait la petite valise rouge tremble dans le grenier sous les coups répétés du marteau piqueur ils ont décidé d'agrandir la pièce dans la valise un bruit de sa chambre l'enfant entend des pas qui courent sur les pavés de la ville bruit de sueur quand ça cogne dans les tympans bruit de souffles répétés bruit de balles la mort s'enfuit sur les pavés l'homme trébuche sur la caillasse tombe se relève titube l'enfant l'entend bruit de feuilles craquent sous les pas les chiens aboient l'homme se terre blessé pris au piège l'enfant grelotte dans son lit se cache sous son oreiller les bruits de la valise rouge s'affolent puis se taisent jusqu'au prochain coup de marteau la prison cris étouffés quand le corps brûle sous la torture se couper la langue pour ne pas dire l'enfant écoute le silence de ces bouches qui ne diront plus jamais rien mots hurlés accrochés au mur des villes corps fusillés tombent lourds sur le sol disparus disparus l'enfant s'endort la maison s'est agrandie d'autres bruits sont arrivés dans la chambre d'à côté pleurs et gazouillis la vieille est morte en hiver l'enfant laisse le temps passer sans un mot sans un son lui aussi plus jamais l'enfant se tait l'enfant sans langue des années des hivers des printemps abandonné dans un institut la valise rouge

oubliée au fond du grenier m'ont dit viens par là petit m'ont amené sur la grande route puis loin plus loin voyais plus rien que de la route m'ont laissé là portail noir une maison vétuste immense vide peur peur les jambes qui tremblent la langue qui gonfle mais ne bouge plus s'enroule dans le dedans pour ne pas crier m'ont laissé là sans se retourner le pantalon qui mouille mais pas les joues une maison pour les enfants pas comme les autres pas comme les autres la mère le dimanche puis plus jamais la langue qui fait des sauts dans la bouche se retourne puis s'en va dans le fond de la gorge ça s'avale sans faire de bruit comme le grand père la langue coupée peut plus dire une histoire d'avant une histoire d'avec elle la vieille garder le secret alors la langue je l'ai rentré comme ça pour que ça finisse les mots ont grandi dans le fond de ma gorge et mon corps aussi perdu dans un vieux quartier de la ville je vis seul de mes doigts façonne le bois des jouets en bois je porte autour du cou un foulard rouge le dimanche prends mon vélo je vais pêcher sur les quais là-bas au bout de la jetée m'endors au soleil c'est dans mes rêves les appels de la vieille les mains de la vieille les odeurs de la vieille ça blesse le cœur à chaque dimanche me réveille en sursaut tousse sans bruit repars le panier vide les yeux humides tous les dimanches je passe devant la maison qui s'est agrandie encore encore et encore ce jour là n'en peux plus sonne à la porte enlève mon foulard le cache dans la poche une femme aux cheveux gris ouvre elle ressemble à la vieille porte sa main à la bouche pour ne pas crier me fait entrer hésitante les autres arrivent me regardent je garde la main dans ma poche ne prends pas le temps de saluer monte les escaliers jusqu'au grenier prends la valise rouge sans me retourner disparaît dans la brume du soir le foulard autour du cou un béret noir sur la tête les yeux luisants noirs l'homme s'enfuit sur les routes portant dans sa main gauche la valise rouge c'est le pays de la vieille arrive un matin la maison en ruine je pleure pour la première fois depuis tant d'années un gémissement aigu sort de ma bouche la pluie tombe dans la chambre de la vieille je me prépare une couche près de la cheminée pose délicatement la valise rouge sur mes genoux la valise brille je l'ouvre dans le rebord du fond accroché à une épingle une enveloppe l'homme découvre une lettre et le portait d'une femme la vieille je tremble balbutie murmure fébrile ma langue claque dans la bouche appuie sur la mâchoire glisse contre le palais reconnaît syllabes et consonnes le sens des phrases frappe contre les murs de la maison au rythme des gouttes de pluie l'homme lit la lettre la lettre pleure dans le vent et la pluie comme la première fois je refais le chemin lutte pour avancer marche longtemps sous l'orage reconnais les sentiers et le dernier virage aperçois la toile du chapiteau tout est resté en place la toile déchiquetée plus personne les roulottes sont vides abandonnées l'été arrive et les enfants piaillent sous les arbres une musique tonitruante soulève la poussière des villages annonçant un cirque les enfants courent après la voiture dans la prairie un âne broute derrière les quelques roulottes le chapiteau est déjà monté sous les balancements d'une trapéziste l'homme répète son numéro sur un lit de ressorts l'homme est endormi la valise rouge sur le ventre l'homme fait un drôle de bruit avec sa poitrine des

voix sonnent dans le silence puis il s'ébroue dans l'espace d'une drôle de façon point rouge dans le noir de la piste regard perdu peau blanchie les enfants rient les femmes pleurent histoire d'un amour froissé l'homme titube dans la lumière le foulard rouge autour du cou le béret coincé sur le front juste à peine pincé sur l'oreille laissant apparaître une mèche blanche je lis la lettre

*Les feuilles se sont effacées et dans mon cœur
Ma mie le rose âpre de tes lèvres
Comme au premier jour
De notre baiser
Oh amour
Je te vis dans l'orée du bois
T'aime à ma vie tout entière
Comme à l'épousée du printemps
A ma langue coupée
J'ai gardé dans ma gorge
Les syllabes de ton prénom
Les répète chaque jour
Pour te retrouver*

La femme à cloche pied
Voix IV

Le crépuscule

La femme agrippe son téléphone portable dans la main sa main dans la poche la tête penchée le verre de vin rouge sur la table elle fixe la tache rouge sur le coin de la table mes pensées naviguent il devait appeler il devait appeler l'homme lit le journal je regarde l'homme lire le journal sans bouger sans le voir il devait appeler il fait déjà nuit il devait appeler l'homme jette le journal fait claquer quelques pièces sur la table court sous cette pluie battante encore un dernier verre l'homme du café refuse de servir on ferme faut partir rentrer chez soi pas de chez elle la femme se lève titube mouillée son talon glisse sur le trottoir elle tombe glacial le caniveau la main dans sa poche attendre qu'il appelle la main se trempe la femme se tient immobile dans le froid du caniveau mal tombée peut plus bouger la cheville l'eau s'infiltrer dans les tissus jusqu'à la peau je crie vague de l'alcool dans ce vague de la pluie qui n'en finit pas de tomber depuis des jours sur cette ville morte j'appelle en vain ici plus d'activité les usines ferment ici la mer n'est pas loin ici d'autres viennent puis repartent lieu de passage lieu sans regret j'habite un hôtel près du port froid dans le ventre et sous la peau attendre attendre le trop d'attendre ronge l'os des bras bras pour étreindre bras pour appeler plus rien l'eau crève les yeux la ville me trotte à la figure la pluie fait glisser les trottoirs à cloche pied le pied nu le pied dans le caniveau je m'enfonce dans une ruelle m'accroche au mur haute la prison les lumières brouillent le regard la femme s'enfuit vers la musique d'un cirque frôle l'obscurité vertige je danse danse des hommes la surprennent pas la même langue les hommes s'abritent sous un porche langue gutturale se taisent regardent la femme vient s'asseoir près d'eux juste le temps d'une cigarette silence eux c'est de l'autre côté l'avenir c'est après la mer elle de nulle part la cheville fait mal déchire un morceau de la jupe en fait une bande qu'elle roule sur la peau le geste est sûr c'était la vie d'avant dans une autre ville la femme se parle à elle-même les hommes rient ne comprennent pas infirmière dans une petite ville de province il faisait bon pas trop froid pas trop de pluie elle ne sait pas si elle prendra le prochain bateau partir à quoi ça sert eux c'est ça qu'ils veulent j'attends qu'il appelle il avait tout promis j'ai tout quitté pour lui d'hôtel en hôtel avec toutes mes économies parti pour acheter un paquet de cigarettes disparu les quatre hommes sentent la blessure ne rient plus un homme sort une photo de sa poche photo froissée se lève gesticule dans cette ruelle laisse tomber les bras plusieurs fois répète un prénom embrasse la photo pas de photo ni de ma famille ni de mes enfants l'homme sanglote elle veut tout oublier en finir les lumières du cirque se jettent sur les flaques d'eau la pluie cesse de tomber enfin au bout de la ruelle sur la grande place applaudissements les hommes se relèvent la femme les suit boitillant la foule sort du chapiteau bruyante les hommes se placent de chaque

côté font la manche la femme entend le bruit des pièces de monnaie reste interdite reste jusqu'à la fermeture plus personne les lumières du cirque s'éteignent plus de musique un homme fait le tour des bêtes ferme les derniers rideaux réajuste son béret noir sur le coin de la tête s'éloigne vers les roulottes l'ombre d'une silhouette accroche son pas il se retourne la femme se tient droite la pluie recommence à ronger la peau l'homme agrippe les bras secoue le corps jette la femme sur le dos s'enfuit vers une roulotte la dénude la frotte l'enveloppe dans une couverture fait chauffer du café je reste silencieuse le regard dans le vide comme oubliée moi la femme je dis tu me caresses le front l'homme vous êtes belle qu'il dit elle elle il répète ne peut pas dire moi je réponds tu me regardes comme l'enfant tu sais pas l'homme tremble n'ai jamais connu de fille le café va être froid buvez buvez je dis je suis morte l'homme s'agite je te ramasse elle était pleine d'eau de partout je te frotte je te garde dans ma couverture moi morte morte je suis bien l'homme balbutie pour qu'elle me reste enroulée là dans ma vie toute la femme moi je lui dit moi c'est Janine l'homme sourit il répète Janine la valise rouge rangée sur le coin de la table ricoche dans ma mémoire petite j'avais la même petite valise rouge une valise pour la couture une valise pour faire de la couture pour mes poupées c'était dans un autre pays il faisait chaud tout a basculé il a fallu partir courir et partir la mère elle pleurait le bateau les valises et ma petite valise rouge j'emportais le pays avec moi il pleuvait comme aujourd'hui à l'arrivée pas l'habitude la peau qui gèle plus de maison un appartement dans une cité pas de place la mère elle est morte de chagrin le père il a continué pour moi à l'intérieur de lui plus rien la femme gémit dans l'enveloppe de la couverture l'homme cherche le sens tend le café caresse le doux du front je me souviens le père assis sur le fauteuil pendant des heures le journal sur les genoux et la radio qui piaillait ma petite valise rouge perdue dans les placards et puis j'ai grandi guérir le monde des études pour sortir de la misère et puis le mariage comme tous les autres les enfants elle avait eu mal à chaque fois mais c'était normal la femme ça doit souffrir arrêter de travailler pour les enfants c'est au supermarché rencontré à la caisse derrière moi une histoire de savon le savon glisse dans mes affaires je paie lui veut rembourser moi pas grave de passage dit-il à l'hôtel d'en face il a oublié toutes ses affaires de toilettes son métier il vend des produits dans tout le pays se déplace beaucoup boire un café pour se faire pardonner je ris ça fait longtemps que je ne ris plus on s'est revu plusieurs fois montée dans la chambre tout quitter pour lui sans rien dire à personne disparu avec toutes mes économies la femme répète oui de la tête comme ces chiens sur les plages arrière des voitures oui oui l'histoire du savon le savon qui glisse la suite la chambre l'argent la femme s'étouffe dans le chaud de la couverture renverse le café l'homme ne bronche pas la femme s'affole oui oui oui faire semblant oui à tout comme toujours comme depuis toujours oui oui à tout qu'on m'a dit de dire oui depuis toujours une poupée du silence en moi c'est du comme si tu pars jour après jour dans mon corps dans ma bouche oui oui je parle je ris c'est que du silence se sauver de là

pour donner du cri dans mon ventre oui moi je voulais une autre vie la solitude ça oui ça fait peur faut se bagarrer pour tout l'argent la maison les traites à payer les gosses partir oui pour finir le vide pour oublier la mort c'est l'autre qui me l'a donné la vie comme ça un sourire et puis plus rien que de l'oubli le café s'étale sur le bois la femme s'excuse veut s'en aller il faut se coucher maintenant dormir l'homme l'accompagne la borde elle n'entend plus s'abandonne enfin comme un enfant l'homme veille la femme toute la nuit des jours des nuits dans la roulotte sans se lever l'homme tous les soirs fait son numéro puis le départ effervescence cris d'animaux les toiles tombent le chapiteau s'endort dans les malles des camions cinq heures du matin c'est la route tout reste vide sur la grande place de la ville une fine brume lave les dernières traces la femme assise sur le devant écoute les premières informations du jour là-bas d'autres usines ferment hommes et femmes en dérive lui mon mari au cœur des revendications une voix sur les ondes je reconnais je tremble plaque ma main contre ma bouche ne pas crier il ne voit rien n'entend rien le brouillard est trop lourd l'homme au béret noir conduit le long cortège des camions je veux descendre agrippe mon blouson l'homme hurle sur une aire d'autoroute le cortège se pose la femme s'enfuit avalée par le flot des voitures l'homme s'enferme dans le silence des jours des années le silence les lampadaires s'éteignent un lotissement de maisons toutes semblables les enfants prennent le chemin de l'école pas très loin d'ici la femme sur le trottoir d'en face observe une porte s'ouvre un homme sort accompagné de deux enfants prêts banque la maison à peine construite à peine achetée je voulais une autre vie la voiture la famille les enfants la maison comme les autres comme tous les autres la femme fait le tour des jardins des enclos des maisons tout est pareil c'était là qu'ils venaient tous les dimanches à pique-niquer autour de l'étang les uns pêchaient les autres faisaient la sieste les enfants couraient je ne me souviens plus de ces âges-là les larmes s'effacent déjà c'est en dehors de la ville on a arraché les mauvaises herbes les arbres tout n'est pas fini sur la photo du grand portail les lotissements entourent l'étang une nouvelle cité modèle parfait propreté et sécurité chacun son enclos son lopin de terre ses murs je voulais une autre vie le mari reconnaît la femme les enfants courent s'agrippent à la jupe je reviens il ne demande rien aux dernières nouvelles l'usine ferme chômage dans la ville je recommence à travailler deux fois plus le mari garde les enfants la cité grandit et les enfants aussi c'est le soir et les télévisions s'animent dans l'enclos de la cité hommes et femmes hurlent on a voté pour lui le mari va se coucher sans dire un mot les prêts sont trop lourds et les banques lui somment de payer il ne dort plus l'homme est prisonnier à la radio et sur les ondes il entend les phrases dans sa voiture qui roule sur l'autoroute il entend les illusions il roule à toute vitesse les radars traquent le mari devient fou il voulait une autre vie tous les jours va de porte en porte demander travaux à faire peintures maçonnerie et autres la femme à son troisième étage d'un hôpital nettoie les plaies le bonheur parfait disaient-ils de pique-nique il n'y en a plus autour de l'étang la voiture est pleine départ

en vacances sur les plages noires de monde tambours battants dans les
rues de la ville la voiture crie le cirque arrive s'installe près du
camping les enfants gigotent sur le banc les spectateurs s'installent
le mari fume une dernière cigarette dehors le spectacle va commencer
musique tonitruante les enfants crient le cœur de la femme bat à tout
rompre son numéro n'a pas changé le béret tombe toujours sur l'œil
noir le rouge du nez s'esclaffe dans le blanc du visage il dodeline
de la tête porte dans les bras une drôle de marionnette moi c'est moi
l'homme au béret noir enlace la chose de papier et de bois pousse de
petits cris les enfants rient les femmes pleurent le mari s'ennuie il
s'est endormi au dessus la même trapéziste glisse dans les airs la
tête lui tourne la femme se lève titube l'homme improvise histoire
d'un amour froissé hommes et femmes applaudissent c'est mon histoire
à moi mon histoire à moi le mari ronfle la femme s'évade elle regarde
la mer je regarde la mer

*Les feuilles se sont effacées et dans mon cœur
Ma mie le rose âpre de tes lèvres
Comme au premier jour
De notre baiser
Oh amour*

Le Mari jaloux de ses humeurs Voix V

A la nuit

Je regarde l'orange seule posée sur la table je fixe la couleur orange de l'orange seule posée sur la table elle est partie les enfants sont à l'école elle est partie je ne bouge plus depuis des jours des semaines des mois cela fait des mois qu'elle est partie elle n'a rien dit elle a posé les oranges sur la table et elle est partie j'étais au café je buvais un quart de rouge avec les collègues l'usine ferme il faut discuter l'usine il faut réfléchir l'usine ferme qu'est ce que je vais devenir éplucher les oranges extraire les pépins séparer les quartiers couper les oranges en fragments mâcher avaler ça prend du temps ça prend des jours des semaines des mois c'est la dernière orange elle ne revient pas je m'étais dit à la dernière orange elle ouvre la porte avec son sourire avec ses cheveux toujours en l'air elle ne revient pas les enfants sont à l'école ne demandent rien ne parlent de rien l'homme regarde les pelures d'orange sur le sol le regard passe de la table au sol puis du sol à la table les pépins sèchent et craquent sous le pied le mari cherche l'issue le mari ne se reconnaît plus le mari vacille sur sa chaise un seul regard et la couleur orange prend des allures de sang le sang lui monte à la tête il veut mourir ne veut plus rien voir rien entendre les enfants reviennent de l'école seuls se couchent seuls le mari reste en arrêt depuis des mois des jours des semaines des mois l'homme rumine les pelures d'orange de trop d'attente la dernière orange s'est durcie comme pour dire ça suffit tu ne me mangeras pas elle tu l'as mangée de vide tu l'as mangé de rien tu l'as mangée de ton bon vouloir de tes mépris de tes râles tu l'as dévorée de ton ignorance l'homme reste courbé dans la salle à manger nu sur le devant de la table face à l'orange posée maintenant ferme et solide sans goût les enfants rentrent s'en faire de bruit peur du père peur du cri du père peur de ne plus comprendre les enfants s'effacent dans la chambre les enfants attendent que ça change les enfants attendent que la mère revienne le mari s'embrouille dans un demi sommeil le mari jaloux de ses humeurs bredouille des mots sans phrase des mots sans fin caresse l'orange la peau de l'orange rugueuse le geste est répétitif aïe tu me fais mal oui j'ai mal petite mais pourquoi qu'est ce que j'ai fait bon sang dehors la sirène de l'usine crie une dernière fois stridente une plainte de longtemps les collègues rentrent sans frapper c'est dimanche les enfants jouent dans la cour il fait trop chaud les collègues habillent le mari secouent le mari une longue marche qu'ils disent faudra s'y faire allez courage l'ami tu verras on ne laissera rien passer cette fois-ci c'est pour nous la grande vie crier à la face du monde oui le monde va nous entendre allez l'ami faut prendre des forces une longue marche qu'ils disent moi pas envie de rien que je dis m'attrapent me trainent je gémis dans leurs bras les enfants c'est Irène qui s'en occupera et si elle revient allez t'en fais pas qu'ils disent si elle revient ce sera pour attendre une bonne cause qu'ils disent une longue marche pour se

faire entendre le monde entier nous entendra allez viens habilles toi bon dieu j'ai mal partout que je leur dis tu verras ça passera sur la route les enfants ils m'ont vu partir sans rien dire pas fait de gestes de loin j'ai vu la Irène qui les prenaient par la main et puis plus rien la route la marche j'avais pris mon orange ferme et solide dans la poche comme un souvenir peut être que moi aussi je ne reviendrai pas pauvres petits que je me disais ni père ni mère et le monde qui nous en voulait qui nous jetait à la face notre fin oui la fin d'une époque oui moi toi l'autre un ouvrier et tous qui criaient dans les rues dans les villages dans les beaux quartiers qu'on avait encore des droits les femmes elles appelaient le soir pour savoir pour se rassurer nous autres autour du feu et les journalistes qui nous posaient des questions Irène elle me passait les enfants au bout du fil j'avais le nœud dans la gorge pas de mots alors les enfants y raccrochaient ça faisait mal à chaque fois un hoquet dans ma poitrine le soir l'homme dormait avec l'orange ferme et solide à côté de lui les collègues regardaient se posaient des questions mais ils laissaient faire l'orange c'était pour ne pas devenir fou et ça recommençait le matin de bonne heure on repartait et on criait et les gens applaudissaient des héros qu'on était pour tous ces gens qui venaient nous voir fallait le redistribuer cet argent qu'ils disaient où qu'il va notre argent qu'ils criaient des fois ça partait dans des directions un peu bizarres les mots des gens oui les étrangers tout ça mais moi j'écoutais pas je signais juste des autographes non j'écoutais pas je sentais dans le creux de ma main la peau rugueuse de l'orange d'où qu'elle venait cette orange qu'est ce que j'en savais de loin que je me disais oui de loin une étrangère que je me disais et bien l'orange elle me donnait du chaud dans le cœur oui elle l'étrangère couleur orange elle qui venait de ces soleils dont on ne voulait pas qu'ils criaient les gens alors non j'écoutais pas tout ça j'avais juste à regarder le monde après on est arrivé sur les marches et puis les serrages de pinces et puis toute une journée autour de la table et rien que du rien on est reparti bredouille tout ça pour rien c'était la faute à personne c'était la faute au monde l'économie qu'on disait l'économie partout on parlait de nous dans toutes les radios dans toutes les télés et puis rien alors j'ai dit assez moi je rentre j'ai fait du stop et je suis rentré j'ai repris les enfants l'ainé avait grossi et bien grandi me regardait maintenant avec l'œil réprobateur j'ai vendu la moto et j'ai jeté les pelures d'orange dans la poubelle j'ai repris la camionnette et j'ai fait du porte à porte pour de la plomberie c'est quand j'l'avais rencontrée je venais juste de recevoir mon CAP de plomberie elle est revenue un matin j'ouvre la porte elle rentre s'assoit sur le canapé elle avait coupé ses cheveux je lui donne l'orange ferme et solide elle pleure je ne lui demande rien je lui dis faut vendre la maison elle éclate de rire je lui dis ça sent le fauve elle éclate de rire silence silence je tremble elle va prendre un bain puis elle se couche ça faisait longtemps qu'on ne se parlait plus ça faisait depuis la naissance du deuxième comme ça éloignés sans s'en rendre compte moi je faisais les trois-huit et elle aussi infirmière après l'arrivée du dernier elle a dit j'arrête de travailler alors j'ai dit

d'accord et j'ai fait plus d'heures c'est juste avant que l'usine ferme qu'elle est partie le mari s'allonge près d'elle reste au bord du lit du dessous des draps je la touche elle me repousse gémit qu'est ce qu'il fallait que je fasse avant je la prenais un peu de force elle faisait semblant je savais bien qu'elle faisait semblant elle se laissait faire mais moi je croyais qu'elle aimait bien ça se laisser faire je ne sais plus moi qu'est-ce qu'il fallait que je dise pouvais pas lui demander sans elle j'étais rien qu'une pelure d'orange perdue dans le fond d'une poche elle me dit je t'ai entendu dans la radio alors je suis revenue t'as une belle voix dans le haut parleur qu'elle me dit puis elle prend un cachet et elle s'endort le lendemain elle est revenue tard dans la soirée je tremble de ne pas la voir revenir quand elle est rentrée elle a dit je commence demain à l'hôpital tous les matins on part en même temps elle a l'hôpital j'emmène les enfants à l'école maintenant ils chantent je ne mettais jamais rendu compte qu'ils savaient chanter et puis je pars des fois par la gauche des fois par la droite je fais parfois des kilomètres j'écoute la radio dans la voiture j'enrage je voudrais tuer tout le monde c'est vrai quoi je voudrais foutre des bombes c'est vrai quoi c'est trop dur la vie comme ça sans savoir on me paie au noir des fois quand je sonne à la porte des pavillons de banlieue on m'insulte le soir quand je rentre tout le monde est déjà couché et rien dans les poches on a vendu aussi la télévision et le canapé la maison est en vente l'homme devient fou c'est pour elle que je fais tout ça c'est pour elle et les enfants mais plus personne ne me parle l'autre soir je suis allé au café les collègues aussi ils ne me parlent plus tu nous as lâché qu'ils m'ont dit et bien quoi qu'est ce qu'il fallait que je fasse qu'est ce qu'il fallait que je dise c'est pas ma faute à moi si le monde tourne mal l'autre jour j'ai eu un gros contrat alors j'ai crié en rentrant allez on part en vacances quelle agitation bord de mer plage maillot sable moi je n'aime pas ça mais pour elle pour les petits et puis le cirque les odeurs de fauve j'aime pas ça mais pour elle pour les petits et cette histoire de guerre comme ça sous le chapiteau à n'y rien comprendre l'homme sort fumer une cigarette les enfants riaient elle elle pleurait elle disait c'est mon histoire à moi oui le spectacle c'est pour ça c'est pour se reconnaître à n'y rien comprendre les femmes quand elles pleurent bon sang ce qu'il fait chaud dans le ciel la rayure d'un avion une envie de partir bien loin dans ces pays où les odeurs de fauves ont la couleur des oranges

Irène c'est la femme à tout le monde **Voix VI**

A l'aube des jours

Oui la fille elle avait de longues mains de belles mains qu'elle avait la fille et toutes bien blanches on voyait en transparence j'étais pas là quand ça s'est passé c'était mon jour de congé terrible cette histoire un vrai carnage pauvre de lui le gars un grand gaillard oui passait toujours par là avec le camion et la fille en revenant de la grande route comment il la regardait lui c'est qu'il la regardait bien dieu que c'était bon ce regard elle faisait semblant de ne pas voir mais elle savait la fille elle savait moi aussi je les savais ces choses là depuis le temps que je suis en service ici c'est pas peu dire j'en ai vu des histoires mais celle là pas comme les autres oui depuis trente ans ici entre la station et le café juste avant la grande route près de la colline le soir je m'en reviens chez moi à pied qu'il vente qu'il pleuve ou qu'il fasse grand soleil je passe par les chemins pour rejoindre le village les jeunes ils sont partis depuis longtemps avant il y avait l'usine mais depuis elle a fermé plus personne par ici dans la station je vois du monde je parle à du monde je demande des nouvelles du monde faut bien à mon âge seule dans la grande maison qui prend le coin du village avant de reprendre la route pour la grande ville avant il y avait une épicerie mais ça aussi fermée plus rien chacun chez soi et la télévision qui crie des horreurs moi je n'allume pas je pose des questions aux clients c'est tout ça me suffit le soir quand je rentre me fais à manger me couche avec une prière au bord des lèvres oui que de l'habitude dans le lit de la mère elle est partie cet hiver comme ça en s'endormant m'a tout laissé personne d'autre plus que moi je pleure un peu avant de m'endormir toujours toute seule depuis toujours ici on dit Irène c'est la femme à tout le monde Irène par-ci Irène par-là mais pas d'homme non non faut pas croire des hommes j'en ai pas connu jamais pas un seul même pas une caresse la vie qui veut ça les hommes ils m'ont regardé plus d'une fois comme ça d'un œil comme on examine un animal de haut en bas sur toutes les coutures mais moi j'aimais pas ça j'en voulais pas de ces hommes là il y en a un qui a voulu me mettre la main dans le décolleté n'a pas fait le fier je l'ai mordu à grandes dents comme ça une enragée oui oui le celui qui m'aurait plu il est parti jamais revenu l'avait la peau douce oui oui une fois à la station oui oui s'en le faire exprès touché sa main m'a souri m'a dit j'aime bien ta coiffure oui oui je remonte toujours mes cheveux en chignon sur le devant comme à l'époque de la guerre du vert de bleu dans les yeux pas revenu l'homme oui oui c'est comme ça alors après les hommes fini pas pour moi le soir me déshabille devant la glace me caresse les seins c'est la peau qui change en premier quand on vieillit oui oui bien sur ils s'aimaient ces deux là le grand gaillard et la toute blanche pouvaient plus se quitter ces deux là ce que c'est moche quand il est sorti de prison tout de suite il est venu ici à la station prendre un café lire le journal et puis derrière sur la colline c'est là qu'il

l'a enterrée pauvre gars oui Irène oui oui la femme à tout le monde de-ci de-là m'occupe des autres pour pas sentir je fais les courses au vieux d'à côté je vais à la grande ville faire des ménages le dimanche avant de rentrer je m'arrête au cinéma pas beaucoup de spectateurs dans le noir de la salle m'abandonne enlève mes chaussures mâche du chewing-gum en faisant des bulles ris pleure parle toute seule très fort tout très fort personne qui me voit jamais personne dans ce cinéma on a dit qu'il va fermer tout qui ferme dans le coin l'autre fois la Irène l'a gardé les enfants de la nouvelle cité qui vient de se construire d'à côté celle la toute rose la toute belle avec toutes les maisons pareilles avant l'étang les enfants qui jouaient au bord de l'étang les hommes qui pêchaient autour de l'étang c'était joyeux fini tout ça toute une époque comme dit toujours la radio une autre époque pauvres enfants sans père ni mère mal au coeur que j'avais et moi moi aussi mal au cœur partout à la poitrine pas d'enfants envie de crier devant la glace le soir avant de me coucher la prière ça ne me suffisait plus Irène que je me dis qu'est ce que t'as fait de ta vie hein qu'est ce que t'as fait de ta vie une vieille fille comme toi je les garde pour toujours ces enfants je les garde pour toujours tous les soirs fallait mettre la radio pour écouter les nouvelles du père que du changement dans la maison tous ces bruits les cris des enfants et les mots des autres j'avais la tête toujours à l'envers mon chignon qui ne tenait plus et s'il revenait un jour le vert de bleu dans les yeux comment qu'il allait me reconnaître sans mon chignon oui m'en fallait du temps pour le faire ce chignon c'était mon temps à moi pour me dire tout ce que peut se dire une femme à elle-même pas avec des mots non mais avec des gestes à soi des regards à soi pour y croire les enfants ils disaient allez tata Irène c'est vieux jeu allez laissez les tes cheveux et ils venaient me les caresser le plus jeune il venait toujours sur mes genoux m'entourait le cou en prenant son pouce s'endormir comme ça contre ma poitrine toute sèche de vieille fille j'en avais les larmes aux yeux de toute cette misère et puis l'usine a fermé et les enfants plus rien fini disparus dans le retour des parents fini grandir sans moi j'ai repris mes habitudes et mes prières et le vieux d'à côté qu'est mort dans mes bras et la station service et les ménages la vie et toutes les habitudes fanées de ma vie de vieille fille qui s'étirole j'ai fini par couper mes cheveux courts tout courts et le vert de bleu des yeux il est revenu je tremble pas bouger de derrière la vitre de la station service pas bouger pétrifiée que j'étais il tambourine à la vitre suis sortie et là j'entends bonjour Irène connaissait mon prénom ça alors connaissait mon prénom je cherche un endroit pour dormir qu'il dit ma langue elle fait un drôle de bruit dans la bouche si vous voulez j'ai une chambre il a souri parce je crois bien que j'ai crié d'accord d'accord Irène c'est gentil le soir il mange la soupe chez moi c'est que dans cette fin d'été faisait déjà bien froid je lui prépare la chambre du haut la chambre de jeune fille il m'attrape la main le bras le cou il remet la mèche qui tombe sur mes yeux je sens son souffle une odeur d'homme de si près jamais sentie m'embrasse me couche sur le lit retrousse la jupe et puis tous les habits par terre

sur le plancher nue sous cet homme comme une poupée désarticulée une enfant toute petite toute petite les larmes s'effilochent glissent sur les joues sur les seins sur le sexe se mélangent à la sueur de toutes les femmes pour la première fois il pénètre ça fait mal je crie dans la poitrine pour tout pour ce désir qui ne veut pas sortir pour ce vide de toute une vie qui ne veut pas se dire chuchote dans mon oreille oui oui oui du gentil du tout doux pas méchant le vert de bleu des yeux tout doux qu'il me dit de ce-va et-vient mal de mer c'est long c'est du long à venir toute la nuit comme ça à venir de toute ma vie de vieille fille dans ce balancement me tient les reins le corps frissonne tremble le corps saisit le mouvement le corps se soulage de toute cette attente de tant d'années le corps se cabre hurle de toute cette attente de toutes ces femmes qui attendent ombres errantes fuyantes vibrantes bouleversé en moi comme au premier jour tout petit tout petit dans mes bras m'évanouie dans le silence du petit matin la moisson venait d'être faite les corbeaux picoraien les dernières graines et dans le ciel quelques nuages s'attardaient sur la colline on est sorti de l'église j'étais maintenant comme une princesse toute blanche pas beaucoup de monde à mon mariage

Tout est encore à dire de ces hommes et de ces femmes

*Le soleil n'en finissait pas de rougir
Rougir
Le clocher tintait
Et la terre sentait déjà le bitume
Brûlé*

C'est comme ça par ici

**2008 - 2014
Claudine Pellé**